

Je suis seul

Du même auteur

Et le ciel a oublié de pleuvoir, roman,
Dapper, 2006.

Nouvelles du désert, nouvelles,
Présence africaine, 2009.

« Pour qui refleurira le printemps ? »
in *Rêves d'hiver au petit matin*,
Elyzad, 2013.

Le Griot de l'émir, roman,
Elyzad, 2013.

Le Tambour des larmes, roman,
Elyzad, 2015. *Prix Kourouma, Prix du Roman Métis des Lycéens.*

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut français de Tunisie.
Programme d'aide à la publication Salah Garmadi 2018.

© Éditions Elyzad, 2018
4, rue d'Alger, 1000 Tunis
www.elyzad.com

Beyrouk

Je suis seul

roman

elyzad

Je suis seul, ils sont tous partis, les gens et les mots, les jeunes idées et les vieilles ambitions, et même l'amour, il est parti lui aussi, ils ont fui, ils sont allés chercher des rivages étoilés, loin du nouveau ciel qui ne souffre pas de lumière et qui ne tolère que les fureurs de la nuit.

Il fait sombre dans la cité comme il fait nuit en moi. Les djinns de la pénombre n'ont cependant pas encore embrassé toutes les choses. La ville se meut doucement, langoureuse et désespérée, elle susurre des paroles sans âme, parce qu'en vérité, elle ne sait plus parler. Elle a prêté sa voix aux hérauts du malheur qui ne savent pas chanter. Elle les suit, peureuse et indolente, la chaîne au cou, incapable de savoir où les geôliers la mènent.

Malgré tout, je suis ici, je suis vivant, j'ai ma tête et mon corps, et mon esprit, et j'existe même si je me terre, même si je tremble quand j'entends des pas dans le couloir, même si les clés de Nezha tournant dans la serrure sont souffrances intolérables pour moi.

Je crois que ma mission aujourd'hui, celle aussi de tous ceux qui m'entourent, est de ne pas sombrer, attendre demain où peut-être toutes nos turbulences seront mortes, l'essentiel c'est d'échapper aux sueurs de sang, de rester en vie d'abord, puis de crier, de dire tout. Dire quoi d'ailleurs ? Enfermé ici, je n'ai rien vu, et Nezha ne me raconte presque rien, il y a seulement que j'entends de temps en temps des hurlements, des pleurs, et même un moment, j'ai osé regarder, un œil par les interstices de la fenêtre, et j'ai vu une femme qu'on traînait, j'ai eu mal et j'ai dit : « Ils adorent la mort, ils abhorrent les vivants... » et ma rage ne pouvait que susurrer tout bas : « Quand on n'aime pas le soleil qui se lève ou se couche, quand on n'aime pas le sourire d'un enfant, quand on n'aime pas le corps et les cheveux des femmes, quand l'odeur du café au petit matin ne vous dit rien, quand des petites choses ne vous ravissent pas, par exemple un enfant nu qui échappe à sa mère et qui court, court, de ses petites jambes, ou des jeunes gens qui se regardent, l'amour dans les yeux, ou je ne sais quoi encore d'ordinaire et de beau ; quand vous avez l'esprit sec et que le corps vous brûle de vouloir tout brûler, on devrait bien vous aider, vous pousser à quitter un monde que vous haïssez et qui bien sûr ne peut pas vous aimer, il est vie et vous êtes mort, il est soleil et vous êtes ténèbres, inutile de vous tuer

ou de tuer des gens, on devrait tout simplement vous aider à partir, vous seriez, de toute façon, toujours martyr pour quelques-uns. Pourquoi devrions-nous accepter de vous voir régir notre vie, pourquoi serions-nous obligés de courber le dos devant les satrapes de l'invisible ? Nous devrions refuser... »

Je dis cela mais je sais que je ne suis pas un héros, je le sais bien.

J'entends un cri, ça doit être un passant qu'on hèle et qu'on va fouiller, ou une femme qui laisse dépasser par mégarde une mèche de cheveux, ou un homme imberbe et donc suspect. Les gardiens de la vertu sont là, ils crient beaucoup, ils hurlent chaque instant, je crois qu'ils sont angoissés eux-mêmes et que la colère qui les habite toujours est une forme de réponse à la sueur qui coule sur leurs fronts et dans leurs cœurs, ah oui, ils ont peur eux aussi, car tout cela doit leur paraître trop facile, un piège peut-être où on les invite à s'engouffrer. Ils ne croyaient certainement pas pouvoir gagner si aisément, devenir en quelques heures les sultans de la cité, voir nos troupes, hier si fières, décamper, non, ils n'imaginaient pas vaincre sans combattre ou presque, gagner tant de pouvoirs, ordonner aux uns de mourir et aux autres de commander, se promener en regardant les gens dans les yeux pour confondre les suspects, même si tout le

monde maintenant baisse les yeux, savourer la victoire à chaque moment, compter les fidèles, dénicher ceux qui ne vont pas au culte, même s'ils ont de bonnes raisons, interdire de fumer, de rire trop haut, de toucher une femme dans la rue, même la sienne, de regarder les jolies filles, d'écouter la musique, ils se donnent tous les droits parce qu'ils sont les maîtres, parce qu'ils se sont battus et parce que les nôtres ont fui. C'est vrai, ceux qui devaient nous protéger se sont glissés subrepticement en dehors de la nuit qui désormais plane sur nous, ils nous ont abandonnés aux crocs des vilaines hyènes, et déjà j'imagine, là-bas dans leurs nouveaux antres, ils parlent de résistance, ils appellent au secours, ils dénoncent une invasion, ils disent « unité » mais « unité » dans leur bouche veut dire « oppression », « corruption ».

Nous préférons tout de même nos autorités vénales et nos militaires ignorants, et aveugles, à ces fêlés, qui croient entendre Dieu alors que c'est leur folie qui parle.

Je sens comme une odeur gênante, ça doit être ma chemise, j'ai trop sué, j'aurais dû l'enlever, la laver peut-être, mais je ne sais rien faire de mes mains, rien, même si je suis prisonnier, même si je suis assiégé, même si je suis devenu un pauvre hère qui tremble et qui se terre, je

ne sais rien faire de mes doigts, je ne suis pas de ceux destinés à pétrir la vie pour en extraire le fruit qui les fera vivre. Non, à y penser je n'ai jamais vraiment trimé, les miens non plus, sauf ma mère, au début, quand nous avons vu mourir nos pâturages et nos oasis. Nous avons toujours vécu du ciel et de la baraka de nos pères. Oui, dans ma famille, la sueur, ça a été toujours pour les autres, nous, c'est uniquement le Livre et l'étrier, nous avons toujours été des saints hommes ou de fougueux guerriers, nous avons toujours méprisé ceux qui s'essoufflent à vivre de leurs bras, c'est notre vérité à travers les siècles, notre honte, je pense parfois. Mais ce sont les parvenus des nouvelles cités et maintenant ces fous venus de nulle part qui occupent les devants.

De quel côté est Nezha ? Elle ne choisit pas, Nezha. Elle est trop agrippée à elle-même, à son ventre quand il crie, à ses nerfs quand ils pleurent, à son cœur quand il rit ou gémit, elle est elle, corps entier, filaments de sens, elle est elle, elle était moi quand je la serrais dans mes bras, elle est son frère prisonnier dans une baie lointaine, elle est ces blessés dans ce dispensaire infect où elle s'use à soigner des combattants pouilleux prêts à se lever demain pour aller piétiner les pâturages des cœurs, elle est de toutes les blessures, mais elle n'adhère aux idées de

personne, elle ne peut partager ni les ambitions, ni les rêves des autres, tout ce qu'elle sait, c'est lécher les plaies, partager les douleurs, et vivre au présent, rien qu'au présent.

Je parle de Nezha comme si je la connaissais encore, comme si je ne l'avais pas abandonnée il y a longtemps, comme si je n'avais pas, des années durant, essayé d'oublier son visage, d'effacer en moi l'image de sa silhouette.

Elle m'était apparue, ce matin, émergeant des flots de l'oubli pour me sauver des griffes des rapaces.

J'entends des pas dans les couloirs. Je m'abrite dans les toilettes. Des hommes parlent : « Tu l'as vu l'autre, le jeune qui pleurait ? T'as entendu ses cris, et le mec, là, l'homme au turban, un pauvre bédouin, tu l'as vu, il ne bronchait pas, il regardait dans le vide et ne bougeait pas, et celui-là qu'on traînait par terre et qui pleurait... Mon Dieu, mon Dieu... ! »

Ah, cela devait être la grande fête annoncée par les haut-parleurs, et dont Nezha m'a rapidement entretenu, des punitions collectives, la population était invitée, des mains coupées, des femmes et des hommes flagellés, pas d'exécution capitale cette fois-ci m'a-t-elle dit, et pourtant le peuple, a-t-elle ajouté, adore, ah oui je me dis, cet instinct n'est pas mort, depuis toujours le peuple s'agglutine sur les places publiques pour

voir souffrir puis mourir les condamnés. Ils n'ont rien inventé, les exaltés d'aujourd'hui. Ils ont seulement fait revivre la vieille nostalgie du sang.

Les pas s'éloignent. Je me sens revivre. Chaque minute de gagnée est un moment de vie arraché aux tenailles de la haine.

Pourquoi ne me suis-je pas enfui comme les autres ? C'est que je suis suffisant et bête, c'est que je n'ai rien vu venir. Travaillé par mon angoisse, mon désir d'échapper à un monde où j'avais inconsidérément plongé, j'avais choisi de m'échapper quelque temps, de fuir l'ennui, de respirer l'air de nos étendues, de me sentir un peu, d'aller dans notre désert, boire du lait de chamelle et du thé, le soir au-dessus d'une dune, respirer l'air de l'absolu et l'odeur inexprimable des choses qui se taisent, et libérer le regard, ne rien voir devant, sauf un horizon qui ne promet rien, qui se suffit à lui-même. J'avoue aussi que c'est une sorte de purification que je cherchais, m'éloigner un moment des combines, oublier la vie que je mène, baigner dans l'innocence des natures évanouies, peut-être regagner un peu de virginité première, laver mes souillures internes dans la candeur des grands espaces. Inconséquence ! je sais, mais qu'importe, je me suis toujours trouvé mieux après une bouffée d'air pur.

Et, pendant que je me prélassais dans notre nature immobile, la brutalité, si véloce, avait pénétré la ville.